Ernest Cyr

LE REVEREND PERE ZACHARIE LACASSE

Le Révérend Père

ZACHARIE LACASSE, O. M. I.

PAR

ERNEST CYR

ANCIEN DÉPUTÉ DU COMTÉ DE PROVENCHER AU PARLEMENT CANADIEN

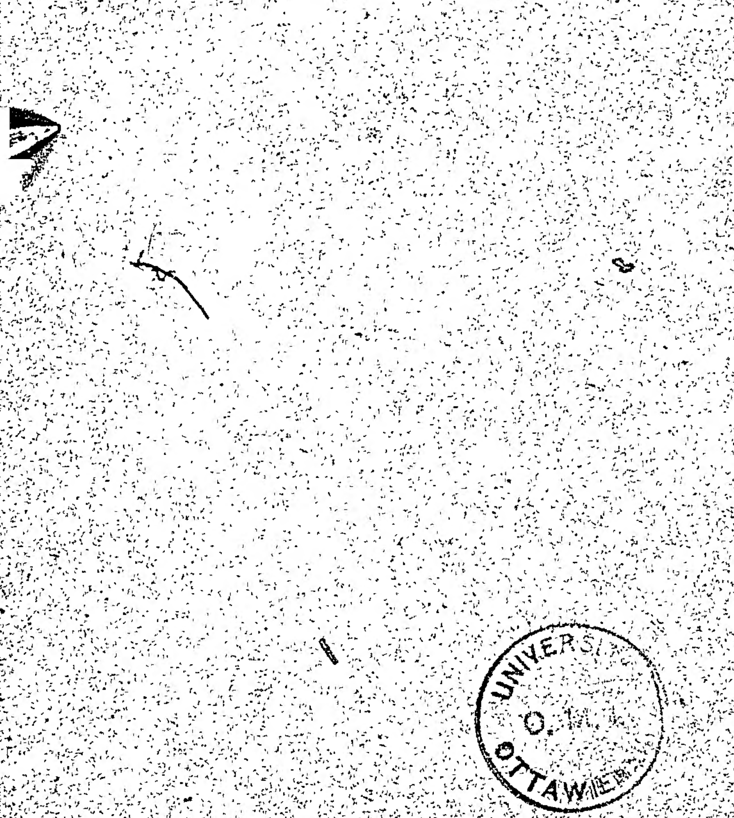


[ŒUV]RE APOSTOLIQUE DE MARIE IMMACULÉE
39, Quai Gailleton, 39
LYON (France)

MAISON DES MISSIONNAIRES OBLATS DE M. I.
340, Avenue Provencher, 340
ST-BONIFACE, MAN. (Canada)

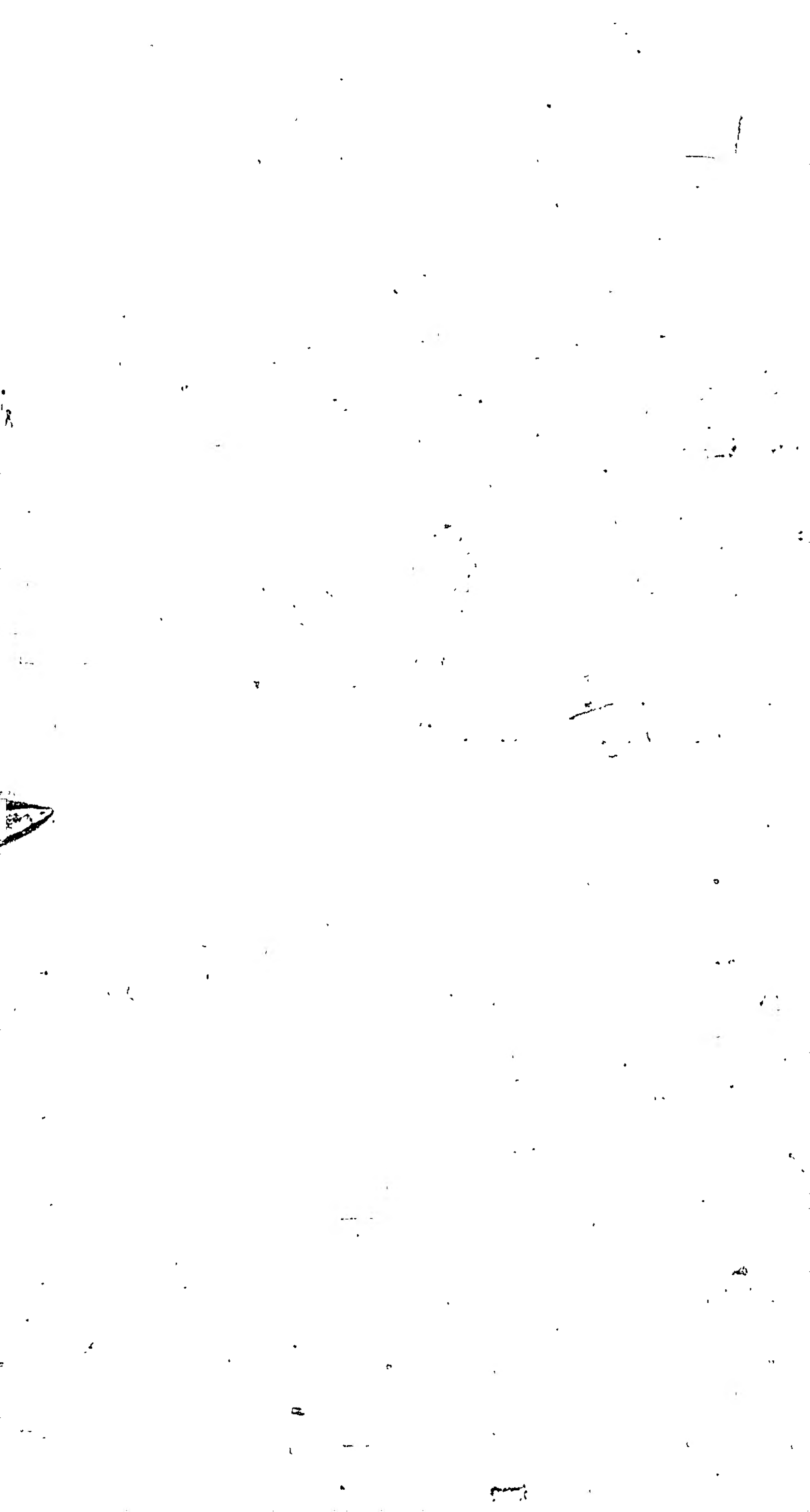
1925





Le Révérend Père

ZACHARIE LACASSE, O. M. I.



Le Révérend Père

Zacharie LACASSE, O. M. I.

Conférence donnée sous les auspices de l'*Union Canadienne*
à Saint-Boniface, le 6 Novembre 1924

PAR

ERNEST CYR

ANCIEN DÉPUTÉ DU COMTÉ DE PROVENCHER AU PARLEMENT CANADIEN



ŒUVRE APOSTOLIQUE DE MARIE IMMACULÉE
39, Quai Gailleton, 39
LYON (France)

MAISON DES MISSIONNAIRES OBLATS DE M. I.
340, Avenue Provencher, 340
ST-BONIFACE, MAN. (Canada)

1925





MESSEIGNEURS (1),
MESSIEURS DU CLERGÉ,
MONSIEUR LE PRÉSIDENT,
MESDAMES ET MESSIEURS,

C'est avec un bien vif plaisir que j'ai accepté, ce soir, l'aimable invitation de « l'Union Canadienne » à venir donner une conférence sous ses bienveillants auspices.

Laissez-moi vous dire, Monsieur le Président, que c'est un honneur que je prise beaucoup, parce que cette invitation me donne l'occasion de m'adresser à la jeunesse de « l'Union Canadienne », dont les séances académiques sont toujours rehaussées par la présence de notre vénéré Archevêque et des membres de son clergé.

Après ces quelques remarques, j'entre dans le vif de mon sujet, conscient que la bonne volonté que j'y ai mise suppléera aux défauts de forme ou autres que l'on pourrait y trouver.

Je veux vous parler, ce soir, d'un humble Oblat de Marie Immaculée que Dieu rappelait à Lui il y a trois ans.

L'histoire de cet humble religieux est celle de tous ces hardis missionnaires qui ont formé l'avant-garde de la civilisation dans notre vaste pays. Si tous peuvent se partager la gloire d'y avoir répandu les lumières de

(1) Sa Grandeur Mgr A. Béliveau, archevêque de Saint-Boniface.
Mgr L.-W. Jubinville, P. D., curé de la cathédrale de Saint-Boniface.

l'Evangile, il me sera bien permis, ce soir, d'esquisser la vie d'un de ces hommes de Dieu, que j'ai choisi comme sujet de cette conférence. Ma raison pour agir ainsi, c'est que celui qui fait l'objet de cette courte étude se détache, pour ainsi dire, du cadre ordinaire où nous aimons à placer ces hommes apostoliques qui ont glorifié l'Eglise et la patrie canadienne.

Son origine canadienne.

Le Père Zacharie Lacasse naquit le 9 mars 1845 à Saint-Jacques, comté de Montcalm, de Joseph Lacasse, cultivateur, et de Marguerite Mirault. Il fit ses études classiques au Collège de l'Assomption. Les témoins de cette époque de sa vie le représentent comme un écolier dissipé, boute-en-train et joueur de tours, mais sans malice.

Entré chez les Oblats de Marie Immaculée en 1869, à leur noviciat de Lachine, près de Montréal, il y prononça ses vœux le 29 août 1871 et fut ordonné prêtre à Ottawa le 28 avril 1873, par Mgr Guigues, O. M. I.

Issu d'une famille, pauvre de fortune, mais riche en vertus, où les traditions ancestrales s'épanouissent sous le soleil vivifiant de la foi, il grandit au milieu de la luxuriante nature que nous offrent nos campagnes canadiennes.

Il s'achemina de bonne heure, avec le bagage des vertus familiales, sur le chemin qui devait le conduire à l'apostolat. Qui n'a franchi le seuil de ces foyers canadiens ? Qui n'a respiré cette atmosphère de paix et de tranquillité, où germe et se développe si prodigieusement l'amour de Dieu et de la patrie ? Il est bien vrai que la famille est l'assise sur laquelle s'est édifiée notre race. O saintes traditions de la famille, dont le souvenir, comme un dernier rayon de soleil qui anime la fin d'un beau jour, réchauffe et avive le cœur de ceux qui, arrivés au

seuil de la vieillesse, dans la mélancolie du déclin, ont eu le bonheur de les conserver intactes !

Avons-nous raison de nous étonner que nos familles canadiennes aient donné le jour à tant de vocations religieuses? Le système paroissial, auquel, nous pouvons le dire avec fierté, nous devons notre existence comme race distincte sur cette partie du continent américain, aidé de l'école où, toujours, l'idée de Dieu préside aux développements intellectuels, a façonné ces nombreuses vocations religieuses dont s'honore à juste titre l'Eglise canadienne.

Le Missionnaire et l'Écrivain.

La mémoire du P. Lacasse n'éveillera peut-être pas en vous le souvenir d'un homme qui a jeté un lustre éclatant sur son pays par l'éclat de ses talents. Elle vous démontrera plutôt que la véritable grandeur se rencontre souvent dans le silence et la solitude, sous le voile de la religieuse, comme dans les humbles fonctions du missionnaire.

Qui a plus mérité d'ailleurs que cette Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, les éloges et les hommages du peuple canadien? N'ont-ils pas conquis à la foi ces tribus nomades qui peuplent cette immense partie de l'Ouest canadien? Nous retrouvons la trace de leurs pas à partir des côtes du Labrador jusqu'au-delà des Montagnes Rocheuses, et, poussant plus loin, encore leur sublime apostolat, jusqu'aux glaces polaires, au pays des Esquimaux.

C'est donc dans cet Institut que le bon Père Lacasse accepta, en partage, les souffrances et les angoisses de la vie du missionnaire. Il était particulièrement doué pour ce genre d'apostolat ; l'originalité de son riche caractère, alliée à une intelligence vive et prime-sautière, en faisait une précieuse recrue pour sa communauté. Qui ne se rappelle ses boutades remplies de sel gaulois et dont la source semblait intarissable ? Bien des

orateurs sacrés dans notre pays ne se sont pas acquis la vogue du P. Lacasse, surtout lorsqu'il prêchait des missions aux bûcherons canadiens, enfoncés dans la forêt ou sur les bords de nos grands lacs. Personne, mieux que lui peut-être, ne sut atteindre l'âme de ces hardis colons qui, dans leur vie primitive et aventureuse, oubliaient parfois leurs devoirs envers Dieu. L'auditoire le plus rebelle chez ces rudes natures se soumettait volontiers à la parole et au sourire du missionnaire. Les historiettes et les images dont il émaillait ses sermons ouvraient vite leur cœur aux vérités de l'Evangile. Que de saintes ruses, que d'amorces il employait pour vaincre la résistance des récalcitrants ! et cela, presque toujours avec succès. Sa parole chaude et imagée n'était jamais plus éloquente que lorsqu'il alliait ces deux nobles sentiments : l'amour de Dieu et de la Patrie. Canadien-français, né au sein de la riche nature dont Dieu a doté notre beau pays, ayant bu, avec le lait maternel, les vertus familiales et les enseignements de la foi, il avait en lui tout ce qui a fait la force et la grandeur de notre race. Il semble que la Providence avait formé cette âme pour en faire, à l'instar des Apôtres, un pêcheur d'âmes.

Si, par le caractère de son ministère sacré, le vaillant missionnaire se soumettait volontiers aux humiliations et aux horions de certains écrivains, il les tançait parfois de verte façon. Il eût été un rude jouteur dans les luttes de la politique, si la Providence ne l'eût appelé sur un champ, où les honneurs et la gloire doivent céder le pas aux vertus qui font le vrai missionnaire évangélisateur ; son intelligence et ses reparties spirituelles auraient vite démonté ses adversaires.

C'est surtout parmi la classe des travailleurs, les rudes défricheurs du sol et les artisans de nos villes, que sa prédication fut la plus fructueuse ; non pas qu'il n'aurait pu briller dans la haute éloquence (certains de ses sermons en font foi) ; mais cet humble religieux n'eut d'autre ambition que de se rapprocher des hum-

bles, afin que, leur parlant le langage du cœur, il pût faire pénétrer dans leur âme les enseignements de l'Eglise. Que de fois, pour appuyer plus fortement les vérités qu'il enseignait, il citait des faits et des exemples qui allaient droit au cœur de son auditoire !

Le P. Lacasse a beaucoup écrit. Sa plume, alerte et facile, s'est appliquée surtout à traiter des sujets religieux et nationaux. Non seulement il était un bon prêtre, mais il aimait profondément son pays ; c'est dire qu'il était patriote convaincu. Certains critiques ont pu dire que son style n'était pas des plus corrects ; à cela, je réponds que, s'il n'employait pas toujours toutes les subtilités de notre belle langue, c'est qu'il avait en vue de porter la conviction dans l'âme de ses lecteurs. Dans la préface de son dernier livre *Une mine de souvenirs*, il nous dit qu'il veut écrire « un français correct », c'est-à-dire « dans le beau langage de nos pères, qui était celui du XVII[e] siècle. Bossuet disait à Louis XIV : « J'ai eu fret à venir ici... moé, sire, je suis à faire l'histoire du monde pour le Dauphin » (il prononçait histoère). — Certes, je trouve que le bon P. Lacasse était en bonne compagnie avec le grand Bossuet, ce maître de la langue française.

Si, de nos jours, beaucoup d'écrivains écrivent de la prose où les vers se sont mis, ils offrent parfois, à l'intelligence de leurs malheureux lecteurs, une nourriture bien difficile à digérer. Ce ne fut pas le cas du P. Lacasse, et nous pouvons dire, pour être juste à son égard, qu'il avait un style plein de sève et de force, tout comme la race dont il était issu.

Son premier discours politique.

Il s'est surtout appliqué à montrer les travers dans lesquels nous nous complaisons trop souvent. Citons, comme exemple, son premier, et probablement son dernier discours politique, et remarquons que, toujours,

dans les rôles qu'il fait jouer à ses personnages, son humilité lui fait choisir pour lui-même le plus ridicule.

J'avais dix-neuf ans, dit-il, je suivais tranquillement, bien tranquillement, mes études, quand elles furent interrompues par un accident : une branche d'érable, longue et grosse, me tomba sur la tête. Je dus prendre le chemin de l'hôpital paternel. Je devins mieux, mais la tête resta souffrante assez longtemps.

Je revenais un jour d'une longue promenade habituelle, lorsque je vis entrer chez nous un homme de mise irréprochable qui me dit d'un ton attrayant :

— N'êtes-vous pas le jeune Lacasse, du Collège de l'Assomption, par conséquent, l'un des futurs soutiens de la Patrie?

Je répondis humblement : « C'est moi-même, Monsieur. »

— Moi, dit-il d'un ton imposant, je suis le candidat du comté de Montcalm pour les futures élections. Après de nombreuses sollicitations, j'ai dû accepter, bien malgré moi, cher jeune homme, une responsabilité qui m'empêche de dormir, mais que je me suis laissé imposer pour le seul bien de la Patrie, dont le sol est imbibé du sang de nos ancêtres ; pour le seul souci des intérêts — il a omis le capital — des habitants du plus beau de tous les comtés du Canada, du comté de Montcalm, dont le seul nom doit remuer toutes les fibres d'un cœur patriotique comme le vôtre. Et je viens vous dire, Monsieur Lacasse, que c'est vous, oui, vous, qui tenez en mains le succès de mon élection.

Je sursautai. « Moi ! Monsieur... vous voulez vous moquer... »

— Pardon, Monsieur Lacasse, vous avez votre oncle Alexandre à Wexford, dans la paroisse de Chertsey ; il est assez instruit, parle les deux langues, et aux élections dernières, il a commandé 100 votes par son influence. Il méritait cet honneur, vous le savez. Or, ayant demandé au député que je dois remplacer, la somme de $ 500 pour chemins de colonisation, il a été remis à

l'année qui vient... encore. C'est pourquoi il veut s'abstenir cette année et ne pas voter pour le parti. Il ne tient qu'à vous de le faire revenir sur sa décision. Il ne pourra pas refuser cela à son neveu dont il est si fier.

A ces mots, je changeai de position sur ma chaise, en signe d'approbation.

— Mais, Monsieur le candidat, sur quelle question voulez-vous que je parle? Je ne sais rien de la politique.

— Qu'à cela ne tienne, me répondit-il en souriant. D'abord, vous avez bien des devanciers dans la profession, et s'il est difficile de bien savoir ce que l'on dit, il est bien plus facile et bien plus commun de ne pas le savoir. Mon programme est un des plus vastes que l'on puisse présenter sur la scène politique, un programme qui mettra à sec les puits d'éloquence de mes adversaires. Le voici en deux mots : Je suis pour les bonnes mesures. Saisissez-vous bien toute l'étendue de ce programme?

— Je vois, en effet, répondis-je, qu'il est étendu, trop étendu même pour mes faibles moyens. D'ailleurs, Monsieur le candidat, j'ai une raison péremptoire pour ne pas accepter votre proposition : je suis sans le sou.

— Peu importe, reprit-il aussitôt ; nous avons un fonds d'élection pour défrayer les dépenses de voyages. J'insiste sur ce mot : dépenses de voyages.

Puis, tirant de son porte-monnaie deux billets de 10 piastres :

— Voici, dit-il, pour la semaine.

— Mais, repris-je, je vous dis que je ne connais pas un mot de politique.

— Brillant jeune homme, vous pouvez parler politique aux gens sans la connaître, et cependant, faire sur eux une vive impression.

Je jetai un regard furtif sur les vingt piastres. Vingt piastres à moi, fils d'habitant, âgé de 19 ans et 4 mois! Une fortune colossale, quoi !

— Oh ! je crois bien, dis-je au candidat, d'un ton humble, piteux et lent ; je crois bien que si je le voulais,

je pourrais, à la rigueur, dire quelque chose. Mais c'est seulement pour vous rendre service, Monsieur, ajoutai-je en m'emparant fiévreusement des deux billets de banque.

Il fut convenu que je me rendrais chez mon oncle pour résoudre les grands problèmes dont la solution devait sauver la Patrie ; puis, le dimanche suivant, après la messe, faire mon discours politique sur une pile de planches devenue pour l'occasion une tribune d'éloquence. Le candidat me dit d'orner le buste de mon chef-d'œuvre d'une belle tête et d'une longue queue, que le reste était de peu d'importance.

Retiré dans mon cabinet de travail, belle pièce de la maison de vingt-quatre pieds sur trente-six, — le grenier, — je me mis à l'œuvre. Ma mère vint m'interrompre au milieu d'une de mes plus belles périodes.

— Mon fils, me dit-elle, à ta place, je n'irais pas chez ton oncle ; j'ai peur pour ta vocation.

Je répondis que je ne pouvais plus reculer, que j'avais accepté l'argent, que j'avais une conscience trop délicate pour manquer à l'honneur. Je gagnai mon point.

Je me rendis chez mon oncle, où, pendant deux jours, nous parlâmes des hommes et des choses, et surtout des chemins de colonisation, des ponts et des clôtures. Le dimanche, nous nous rendîmes à Saint-Théodore ; comme mon oncle restait loin de l'église, nous arrivâmes les premiers. Le ciel s'assombrissait, de gros nuages menaçants flottaient dans l'espace ; je commençai à craindre que des flots plus impressionnants que ceux de mon éloquence ne vinssent me faire perdre l'occasion de sauver ma belle province de Québec et de me faire valoir comme libérateur.

Au sortir de l'église, l'orage était dissipé. Je montai sur ma pile de planches et je fus présenté à la foule par mon oncle comme étant un jeune phénomène politique, un de ces météores lumineux qui apparaissent à de longs intervalles pour attirer l'attention des peuples, etc., etc. Je débutai par ces paroles :

— Nobles et intelligents électeurs du beau et grandiose comté de Montcalm. Le mot d'élection, comme un coup de foudre, est tombé dans les rangs de la foule. Réveillé par la commotion, j'ai surgi de ma couche de repos en criant à mes amis : « Vaincre ou mourir est ma devise. » Oui, à ce grand mot d'élection, j'ai senti mon sang, mon sang de vingt ans, bouillir dans mes veines.

— Une bonne saignée t'aurait calmé, jeune homme, s'écria quelqu'un dans la foule.

Un fou rire étourdissant accueillit ces paroles. Je toussai, je tirai mon mouchoir, puis je m'écriai, en m'adressant à mon interlocuteur :

— Quand on n'a rien que du bon sang dans les veines, mon ami, on ne tient pas à en perdre une seule goutte.

Et je continuai :

— Les quatre murs d'un collège étant trop étroits pour contenir l'ardeur de mon patriotisme, je m'élançai dans l'arène politique...

— Eh ! dis-nous donc, mon garçon, reprit le même interlocuteur, si tu es parti toi-même du collège ou si tu en as été chassé?

— Non, monsieur, je n'ai pas été chassé.

Puis, passant par-dessus le corps de mon discours, j'en saisis la queue que je secouai avec véhémence au-dessus de mes auditeurs :

— Braves citoyens, soyez dignes de vos ancêtres.

Et alors, empruntant quelques extraits des discours de la Saint-Jean-Baptiste :

— Combat des Thermopyles, vous pâlissez devant la bataille de Châteauguay ; majestueux Saint-Laurent, grossi du sang de nos ennemis, va porter aux mers épouvantées le tribut de la vaillance canadienne-française, sans égale dans l'histoire du monde.

Je croyais avoir électrisé mon auditoire, quand j'entendis un auditeur me demander de combien de pieds le niveau du Saint-Laurent avait monté cette fois-là.

Je terminai ma harangue en souhaitant à tous une bonne année et le paradis à la fin de leurs jours.

Mais ce n'est pas là toute l'histoire. Le candidat m'avait dit qu'il croyait bien que je n'aurais pas d'adversaire, que dans tous les cas, il enverrait au journal le samedi soir, un compte rendu fidèle de l'assemblée du lendemain, devant paraître sans faute le lundi matin. Combien cette journée du lundi me parut longue. Enfin, vers 7 heures du soir, j'eus le bonheur de lire à la famille l'entrefilet suivant :

« A Chertsey, une ovation était réservée au jeune orateur Lacasse, qui brillera plus tard au firmament de notre politique canadienne comme une étoile de première grandeur. Il a simplement éreinté son adversaire. Nous lui promettons une glorieuse carrière politique. »

Mon père et ma mère ont bien vite brisé cette carrière en me défendant de l'exploiter et en m'ordonnant de continuer mes études. — Cette anecdote ne fait que décrire ce qui se passait il y a quelque soixante ans, quand mes efforts ont sauvé la Patrie pour quatre ans de plus (1).

Les ridicules de la politique.

Mesdames et Messieurs, il n'est pas possible de fustiger avec plus de verve certains individus qui, de nos jours encore, se croient appelés à sauver leur pays dans la carrière politique. Certes, la politique est une belle chose, quand ceux qui veulent y entrer, ont des aspirations élevées appuyées par une bonne et saine éducation. Ce discours que, dans son humilité, le P. Lacasse assume avoir fait et dont il accepte pour lui-même tout le ridicule, n'est pas trop chargé. N'ai-je pas entendu moi-même, un jour, pas bien loin d'ici (je ne voudrais pas être indiscret), un candidat qui, s'il n'avait pas les qualités requises pour faire un représentant du peuple,

(1) *Une mine de souvenirs*, chap. VII.

n'en avait pas moins le verbe haut, s'écrier, dans un mouvement d'éloquence :

— Electeurs indépendants et intelligents du beau comté de....., si vous votez pour moi, je vous le rendrai au *Sanctus;* — le malheureux voulait dire : au centuple. Un des électeurs dans l'auditoire, trop indépendant et intelligent, je suppose, pour lui donner son vote, lui cria : « Oui ! mais tu n'auras pas l'*Ite missa est*, mon gars ! »

Telles ont été et telles seront toujours, hélas ! les mœurs politiques, non seulement chez nous, mais dans tous les pays. Il y aura toujours et partout des regrattiers de la politique.

Un autre exemple, si vous me le permettez, dont j'ai été témoin : Le candidat qui briguait les honneurs parlementaires, voulant parler de la célèbre encyclique de Léon XIII de glorieuse mémoire, intitulée : *Affari vos*, s'écria, car il avait de bons poumons : « Je veux maintenant vous parler de l'affaire aux veaux » ; l'auditoire d'éclater de rire en songeant que le candidat était marchand de bestiaux, n'ayant pas même une instruction élémentaire ; et le croiriez-vous, il fut élu !

Ces deux exemples nous démontrent amplement que ces deux météores qui ne brillent que par leur outrecuidance, nous ont fait beaucoup de mal dans notre pays. C'est ce que le P. Lacasse a voulu nous démontrer. Combien de gens en place, de personnages d'aujourd'hui mis en relief par le caprice des foules, sont semblables à cet individu, assis sur un banc dans une promenade publique, devant la statue d'un saint qu'il ne voyait pas, mais que les passants voyaient et à laquelle ils levaient leur chapeau ! Il rendait le salut, le prenant pour lui, et, se croyant devenu populaire, il se réjouissait en son cœur. Beaucoup d'hommes que le hasard assied ainsi devant la statue d'un saint, ne se retournent jamais. La plupart meurent sans savoir que les honneurs dont ils jouissent sont rendus à l'image qu'ils ont derrière eux, au fauteuil sur lequel ils sont assis, à leur maison, à leur

habit, à l'argent, au crédit qu'on leur suppose, à l'esprit même qu'on leur prête et qui ne leur appartient pas. Ceux-là sont des sots. Ignore-t-on que les dix-neuf vingtièmes saluent, non la grandeur et le talent, mais seulement les marques extérieures par lesquelles on a coutume de signaler au vulgaire la grandeur et le talent.

Qui n'a lu cette boutade désopilante que le P. Lacasse a intitulée : *Ma visite dans la haute société.* Quelle leçon de choses notre jeunesse n'y trouverait-elle pas aujourd'hui ! Le voyez-vous, ce jeune homme de quinze ans, qui n'a pas encore franchi les limites de sa paroisse, entreprenant ce qu'il appelle le grand voyage de Montréal, assis au milieu des produits de la ferme qu'un cultivateur allait vendre au marché de cette ville ! Mais, comme il le dit, il était accompagné de son « inséparable porte-manteau » qu'il ne voulait même pas laisser à la porte du salon où il était reçu. Comment expliquer cette ténacité à ne pas vouloir se séparer de cet objet, bien simple en lui-même pourtant, mais qui semble contenir dans ses flancs rebondis toutes les traditions de sa famille ! N'était-ce pas d'ailleurs sa bonne mère qui avait présidé aux préparatifs de[1] ce voyage !

Quel est celui qui, étant écolier, n'a pas eu son portemanteau, auquel se rattachent les jours heureux de son adolescence ! J'eus le mien, je le confesse, comme ceux de ma génération, et à cet humble objet se rattachent les plus doux souvenirs de famille.

Que dire de la scène comique, où sa veste et son pantalon, la première trop courte du bas et le second trop court du haut, qu'il avait réussi à réunir avec des épingles à châle, menaçaient de se séparer sous l'effort des saluts qu'il faisait à la société ! Mais si le désastre fut évité, c'est que la danse, à cette époque, n'était pas ce qu'elle est de nos jours. Le modernisme n'avait pas

---

(1) *Une mine de souvenirs*, ch. VI.

encore inventé le « Fox-trot », le trot du renard, et le « Turkey trot », le trot du dindon ; la bêtise humaine n'avait pas encore atteint ce degré de perfection dans l'art d'imiter les bêtes. Je ne crois pas exagérer en disant que ces pages, dont je viens de faire une courte analyse, ne seraient pas désavouées par Molière.

Malgré les apanages de la royauté, car il ne faut pas oublier qu'il s'était rendu à Montréal pour voir le Prince de Galles en visite dans cette ville, malgré l'amabilité et le cachet de distinction de la famille dans laquelle il était reçu, il retourne à son village, plus convaincu que jamais de la vanité des choses du monde. C'est de ce moment sans doute que sa jeune âme s'oriente vers la carrière apostolique, où, dans l'obscurité de la vie du missionnaire, il devait faire briller avec tant d'éclat les lumières de l'Evangile.

Contre la désertion des campagnes.

Le Père Lacasse fut un apôtre dans toute l'acception du mot. Il sema le bon grain de l'Evangile en même temps que, par son patriotisme éclairé, il prêchait aux nombreuses familles de nos campagnes l'attachement à la terre. Il se désolait à la pensée que tant de nos jeunes gens, trompés par les mirages décevants de la vie des villes, s'acheminaient vers les manufactures des Etats-Unis. Si la conservation de la foi et le souvenir de la patrie sont restés vivaces dans le cœur de nos compatriotes émigrés, ils n'en sont pas moins une perte déplorable pour notre pays.

Un demi-million, au bas mot, sont ainsi perdus dans la République voisine, tandis qu'ils auraient été un appoint considérable pour renforcer les groupes de nos compatriotes établis dans l'Ouest canadien. Si le mouvement, dans la Province de Québec, contre la colonisation par les nôtres de nos riches et fertiles plaines de l'Ouest, n'est pas ce qu'il était il y a quelque quarante

ans, il se continue cependant sourdement. Nous ne voulons pas dépeupler la Province de Québec ; mais ce que nous voudrions, c'est que le surplus de sa population, c'est-à-dire ceux qui constamment s'acheminent vers les Etats-Unis et qui vont enrichir de leurs sueurs la République voisine, se dirige plutôt vers l'Ouest canadien, où la richesse du sol et la facilité que nous offre sa culture sont incomparables. Bien des voix se sont élevées déjà, pour dire que le groupement des nôtres dans la Province de Québec n'est pas la panacée qui ramènera l'équilibre avec les différentes races qui peuplent notre pays. On ne veut pas écouter ces sages conseils et on s'endort dans une fausse sécurité, en limitant notre action dans la province-mère. Je dis que ce n'est qu'en fortifiant les groupes épars dans les différentes provinces, que nous pourrons arriver, non pas à la prépondérance (ce serait une utopie), mais à obtenir ainsi une proportion plus généreuse et plus forte de la représentation au Parlement canadien. Nous serions ainsi en mesure de défendre nos droits, lorsqu'ils sont attaqués.

L'œuvre principale du P. Lacasse fut la colonisation. Nouveau « Pierre l'Ermite », il a parcouru notre pays en tous sens, et personne, mieux que lui, n'a décrit la beauté et la richesse de notre sol. Mais, patriote ardent, ce qui le navrait le plus, je le répète, c'était le triste et affligeant spectacle de l'exode des nôtres aux Etats-Unis. En lisant ce qu'il écrit sur ce sujet, je me suis rappelé ces beaux vers de Crémazie :

Loin de son lieu natal, l'insensé qui s'exile
Traîne son existence à lui-même inutile ;
Son cœur est sans amour, sa vie est sans plaisirs ;
Jamais pour consoler sa morne rêverie,
Il n'a devant les yeux le ciel de la patrie,
Et le sol, sous ses pas, n'a point de souvenirs.

Au nom de vos aïeux qui moururent pour elle,
Au nom de votre Dieu qui pour vous la fit belle,

Restez dans la patrie où vous prîtes le jour !
Gardez pour ses combats votre ardeur enivrante ;
Gardez pour ses besoins votre force puissante ;
Pour ses saintes beautés gardez tout votre amour !

Défenseur de l'Église.

Le P. Lacasse, je l'ai déjà dit, a beaucoup écrit. On ne saurait dire tout le bien accompli par ses opuscules dans notre population. La *Mine d'or* parut en 1880, suivie d'un autre volume : *Le Prêtre et ses détracteurs*. En 1892 parut le *Prêtre vengé*, dont 32.000 exemplaires furent écoulés en quelques semaines. L'année suivante il portait la guerre *Dans le camp ennemi*, où il dénonçait, avec une vigueur et une verve peu ordinaires, les ennemis de la religion, particulièrement certains journalistes impies.

Ces écrivains, fruits mûrs de la libre-pensée et de la franc-maçonnerie, épaves rejetées par la Commune de Paris, s'échouèrent un jour sur les rives du Saint-Laurent. Montréal, « Ville-Marie », fut choisie pour champ de leurs exploits. C'est alors que cette ville qui, depuis au-delà de deux siècles, vivait à l'ombre de la croix, sous l'égide de son inlassable et héroïque clergé, fut témoin d'une lutte inoubliable. Ces « francissons », comme les appelait le bon Père Lacasse, s'attaquèrent au clergé canadien avec une fureur digne d'une meilleure cause, pour ne pas dire diabolique ; mais ils avaient compté sans leur hôte. C'est alors qu'à la suite des autorités diocésaines, le P. Lacasse, cet humble religieux, entra en scène.

Les corsaires de la libre-pensée tentèrent de monter à l'abordage de la « Barque de Pierre », mais un des héroïques pilotes à la barre, qui n'était autre que le P. Lacasse, les attendait de pied ferme. Armé de sa vaillante plume que, pour la circonstance, il transforme en un vigoureux gourdin, il balaya le pont que deux siècles de sacrifices et de dévouement avaient sanctifié.

Au Canada, peu de ces mécréants survécurent à l'attaque ; ils furent relégués par l'opinion publique dans l'obscurité des loges maçonniques d'où ils n'auraient jamais dû sortir. Ceux que le gourdin du vaillant missionnaire ne put atteindre, se sauvèrent honteux et confus et allèrent déposer le venin de leur haine contre l'Eglise sur d'autres plages.

Si ces paroles sont quelque peu sévères, je dois avouer, en toute sincérité, que je n'ai pas la mansuétude du prêtre, du héros plutôt, que j'essaie de vous faire connaître et aimer. L'héroïsme du soldat qui verse son sang sur les champs de bataille pour la défense de la patrie, est certes grand et noble ; mais que l'on n'oublie pas que l'héroïsme, tout comme le patriotisme, s'élève et s'ennoblit, lorsque ses racines s'alimentent aux sources fécondes de la foi.

Tel fut le résultat de cette lutte, entreprise et soudoyée par l'esprit du mal contre l'Eglise. Jamais plus on n'entendit parler de ces rhéteurs salariés par la franc-maçonnerie. Depuis ce jour, le Saint-Laurent poursuit paisiblement son cours, saluant sur son passage les innombrables clochers qui bordent ses rives, pour aller, suprême hommage ! embrasser dans ses robustes bras le vieux rocher de Québec, sur le sommet duquel, il y a près de trois siècles, le Vénérable Mgr de Montmorency-Laval posait les bases juridiques de l'Eglise au Canada ; puis, le grand fleuve, continuant son cours devenu plus agité en se mêlant aux flots tumultueux de l'Atlantique, envoie un dernier baiser fraternel à la vaillante race acadienne, ces fiers descendants de la vieille Normandie.

Oui, Mesdames et Messieurs, malgré toutes les persécutions auxquelles nous sommes en butte dans cette province, malgré l'ostracisme contre notre belle langue, nous ne saurions trop le redire : Forts de nos droits, attachés à nos institutions et retranchés à l'ombre des clochers de nos églises paroissiales, nous laisserons à l'histoire le soin de révéler, au vieux monde étonné, le miracle de la survivance française au Canada.

Permettez-moi de vous raconter un fait. J'étais jeune homme à cette époque ; je me promenais un jour dans les rues de la grande métropole américaine, Chicago ; c'était après la guerre franco-prussienne de 1870. J'aperçus alors dans une vitrine une caricature de grande dimension, représentant la basilique de Saint-Pierre de Rome ; un immense câble entourait le majestueux dôme, laissant retomber l'autre extrémité sur la terrasse. Bismarck, le fameux chancelier de fer, tenait le câble enroulé autour d'une paire de mains vigoureuses, cherchant à détacher le dôme de ses formidables assises. Satan, toujours à l'affût lorsqu'il s'agit de démolir l'Eglise, passait en ce moment.

— Que fais-tu là, Bismarck?

(Ils semblaient bien se connaître, à cette époque du moins, puisqu'ils se tutoyaient.)

— Je cherche, répondit ce dernier, à descendre cette coupole.

— Je te souhaite bien du succès, reprit Satan ; il y a deux mille ans que j'essaie et je n'ai pas encore réussi.

J'ai toujours gardé un profond souvenir de l'impression que me fit cette caricature. Pour mon jeune âge, ce fut l'histoire illustrée de l'Eglise.

Dans l'avant-propos de son livre : *Autour du drapeau*, paru en 1895, le Père dit : « Dans mon *Prêtre vengé*, j'ai voulu vous faire voir ce que le prêtre avait fait pour le Canada ; *Dans le camp ennemi*, j'ai montré ce que les ennemis du clergé avaient fait et faisaient encore. Ces derniers n'ont pas aimé cela. Il y en a qui se sont fâchés tout rouges, et ont fait une grosse colère, malgré leur douceur « proverbiale ». Certains journaux m'ont dit des douceurs ; dans ma bouche, ça serait de gros mots.

« Maintenant, voulez-vous savoir ce qui les a choqués dans mon livre? Je vais vous le dire. Si je n'avais pas parlé des franc-maçons, des juifs, des ennemis de l'Eglise en général, aucun mauvais journal ne m'aurait blâmé. Trente mille volumes de mon *Prêtre vengé* se sont écoulés

sans qu'on ait dit un mot contre cet opuscule. On pensait que la conspiration du silence le tuerait. Comme j'ai pris un autre moyen que la réclame faite par les journaux pour propager mes œuvres, leur conspiration a raté et mes livres sont parvenus à mes amis.

« Lorsque ma quatrième mine (1) parut, mes adversaires changèrent de tactique ; il fallait arrêter la vente de mon livre, ou mieux arrêter l'auteur et l'empêcher d'écrire de nouveau. D'après quelques-uns, mon langage était celui d'un idiot, d'un hystérique, d'un sauvage ivre, d'un poissard, d'un malpropre, d'un cuistre ensoutané, d'un homme qui n'avait plus droit au respect des Canadiens, d'un révolté qui écrivait sans la permission de son évêque, etc., etc.

« D'autres se sont réjouis de tout cœur des injures qu'on m'adressait. Quelques-uns qui n'ont jamais lu une seule ligne de mes écrits ont dit que je faisais beaucoup de dommage à notre religion qui est une religion de mansuétude et de paix... On m'a dit que je n'avais pas employé un style assez relevé. J'ai lu un jour les deux ou trois pages les plus critiquées à une vingtaine d'habitants. Ils m'ont dit que je parlais justement comme eux : j'étais vengé.

« Ecrivant dans les intérêts de l'Eglise catholique, je ne dis que ce que je sais ; je parle de choses qui ne peuvent blesser en rien l'honneur des individus ou des familles..... Je me croirais bien coupable si j'avais manqué à la charité ; mais une lettre que j'ai reçue d'un docteur romain me rassure. Elle est de nature à fortifier grandement ma position auprès des catholiques de cette province. Devant la théologie, j'ai fait un acte de charité, car je me suis attaqué à nos ennemis en tant que fauteurs d'idées anti-catholiques, je ne suis pas sorti de là et je n'en sortirai pas.

« Les idées sont la nourriture des peuples, a dit un écrivain. Ce sont les mauvaises idées qui empoisonnent

(1) C'est celle qui a pour titre : *Dans le camp ennemi.*

une nation. Tuons les erreurs, *interficite errores.* Ces mots doivent servir de devise à tout catholique, soit laïque, soit prêtre. »

Ces lignes vous feront comprendre et apprécier, mieux que je ne pourrais le faire, toute la force et la vigueur avec lesquelles il défendait la doctrine de l'Eglise.

L'Église et le progrès matériel.

Autour du drapeau est un beau traité d'apologétique chrétienne, mis à la portée du peuple. Dans ce livre, toute la question du travail est traitée de main de maître ; le style en est des plus limpides et par conséquent, à la portée de toutes les intelligences. Au chapitre XV : *l'Eglise et le progrès matériel*, « les méchants, dit-il, sont toujours à vous dire que l'Eglise veut tenir les peuples dans la pauvreté, qu'elle est opposée à l'industrie, au commerce et à tout ce qui peut rendre un peuple riche.

Voyons ce qui en est.

L'Eglise nous répète souvent ces paroles de son divin Fondateur : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. » Dieu veut donc qu'on s'efforce en premier lieu de gagner le ciel ; le reste viendra « par-dessus le marché ».

Il y a un proverbe canadien qui trouve sa place ici : contentement passe richesse. L'Eglise n'est pas opposée à l'industrie, au commerce, à la richesse, mais elle ne veut pas que les richesses s'acquièrent aux dépens du bonheur éternel de ses enfants. Si notre mère la sainte Eglise de Dieu nous met en garde contre la tentation des richesses, c'est qu'elle craint que celles-ci nous fassent oublier notre Dieu. Rappelons-nous que Celui qui a dit : « Bienheureux les pauvres », a dit : « Malheur aux riches. »

Il y a, même parmi les catholiques qui sont sous la fausse impression que l'argent est la source du bonheur. Rien n'est plus faux. Il est vrai que l'argent par lui-

même, n'exclut pas le bonheur, mais il le gâte bien souvent.

L'homme a été créé pour travailler comme l'oiseau pour voler. Adam, notre premier père à tous, a été placé sur cette terre pour travailler, dit l'Ecriture Sainte. Avant le péché, le travail n'était pas fatigant, mais l'homme devait travailler. Celui qui veut chercher le bonheur en dehors du travail, ne trouvera qu'ennui, dégoût, découragement.

Vous vous rappelez le mot de ce bon habitant que je vous citais dans ma première Mine : « Monsieur le curé, le travail le plus fatigant est de ne rien faire ; ce travail-là tue un homme en deux ans. » Ceux qui se suicident, c'est-à-dire qui se donnent la mort à eux-mêmes, sont ils ceux qui travaillent ou ceux qui ne font rien?

Pour vous reposer un peu, permettez-moi de vous raconter le trait suivant :

J'étais au Labrador, au milieu de mes chers sauvages, campé sur les bords de la mer. Un jour, un gros bâtiment à vapeur vint jeter l'ancre dans le port voisin. Ce navire appartenait à un millionnaire dont le revenu était, dit-on, de mille piastres par jour. Avoir mille piastres à dépenser par jour, dira quelqu'un, comme cet homme devait être heureux ! C'est justement ce que nous allons voir.

Ses serviteurs, dont le nombre était légion, prirent huit jours pour transporter ses effets au bas d'une chute à trois milles de la mer. Cet homme avait à sa disposition treize tentes dont quatre étaient immenses. Il avait un beau salon où s'étalait un magnifique piano. Un célèbre musicien l'accompagnait pour charmer... son ennui. Une meute de chiens au collier d'or, avec ses initiales et ses armes sur le poitrail, était à son service. Il avait pour cuisinier celui dont les plats succulents avaient régalé pendant cinq ans le palais de l'empereur Napoléon III. La cale de son bâtiment était remplie des liqueurs les plus précieuses et de caisses de vieux vin de « la fameuse comète », qui était venue saluer Napoléon Ier sur son lit de mort.

Le pont du navire contenait de nombreuses et grosses espèces de tous les quadrupèdes et bipèdes que l'Angleterre et ses colonies offrent aux gourmets de Londres. Ajoutez à cela des milliers de saumons qui attendaient au pied de la chute l'appât trompeur. Des serviteurs dont les uns tenaient au-dessus de sa tête de grands parasols qu'ils humectaient de temps à autre d'eau froide, et les autres, éventail en mains, dans l'attitude la plus solennelle, défendaient aux mouches de toucher à Lord Mighty Dollar.

Quel homme heureux ! se disent peut-être quelques-uns de mes lecteurs.

Quel homme malheureux ! se disent ceux qui l'ont vu. Cet homme, ne travaillant jamais du commencement de l'année à la fin, ne pouvait être heureux.

Jugez : Il prenait sa ligne et se mettait à pêcher. Une heure plus tard, après n'avoir cessé de jurer contre les canotiers, il était dégoûté. Il demandait son fusil, marchait une vingtaine d'arpents sur la rive nord de la rivière ; puis, tout à coup, dans un moment de colère, lançait son fusil au loin dans le sable, en maudissant les canards qui passaient sur la rive sud.

Alors, il se faisait apporter un livre qu'il parcourait pendant quelques minutes, le jetait par terre, puis, de ses yeux presque fermés, cherchait à découvrir de nouvelles étoiles en plein midi. Irrité de ce que l'étoile qui avait protégé sa naissance ne daignait pas se montrer à ses regards, il rentrait dans sa tente et jurait contre son cuisinier en attendant son dîner.

Son cuisinier avait — par mégarde sans doute — répandu une fiole de moutarde et une assiettée de sel dans le pudding qu'il avait pourtant arrosé d'une bouteille d'eau-de-vie.

Mighty Dollar devint furieux. Il engagea un homme qui, cahier et crayon en main, devait écrire tout ce que cet indomptable cuisinier faisait à chaque minute de la journée.

Hélas ! le lendemain, le beau saumon de trente livres

qui s'étalait sur la table, dans un riche plat de porcelaine, était gâté. Le roi des poissons ou le poisson des rois suintait le sel par tous les pores. Lord Dollar épuisa cette fois son vocabulaire de mots pour le moins aussi salés que son saumon.

Il ne se tint pas pour battu. Le lendemain, le soleil étonné éclaira un spectacle unique dans les annales du monde. L'honorable Mighty Dollar était assis dans un grand fauteuil, un homme tenait au-dessus de sa tête un parasol dont les proportions faisaient penser aux temps antédiluviens. Un autre serviteur de sa suite rendait le même service — avec cette différence que le parasol était moins grand — au nouvel employé qui était à écrire la vie de l'illustre cuisinier. Sa Majesté Dollar surveillait l'employé; celui-ci surveillait le cuisinier qui, lui, ne surveillait pas sa soupe. Ce jour-là (il est du reste inutile de le dire), ni le millionnaire, ni ses chiens ne purent manger le dîner préparé avec tant de surveillance.

Mighty Dollar s'arracha de désespoir la dernière mèche de cheveux dont s'honorait son crâne échauffé, relégua son cuisinier sur une île, jeta ses malédictions à la terre du Labrador, à tous les sauvages et à tous les hommes blancs, jaunes ou noirs du monde entier, et partit pour le Mexique. Ne trouvant pas là le bonheur, il gravit les Montagnes Rocheuses ; là, plus malheureux que jamais, abandonné depuis longtemps par son nouveau cuisinier et par la plupart de ses serviteurs, dans un moment d'ennui et de suprême dégoût de la vie, il mit fin à ses jours, se trouvant trop malheureux pour vivre..... et pourtant, il avait mille piastres à dépenser par jour !

Mes chers lecteurs, « contentement passe richesse », et ce n'est pas dans la paresse qu'on trouve le bonheur, mais dans le travail que Jésus a sanctifié. »

Mesdames et Messieurs, le trait que je viens de vous lire est véridique ; je le connaissais, l'ayant lu dans un récit de voyage *En canot* publié en 1881 par le juge Rou-

thier qui fit ce voyage en compagnie du Père Lacasse, de M. Claudio Jannet et du comte de Foucault. Cet excentrique, que le juge Routhier appelle Lord G., après avoir quitté le Labrador, se rendit à New-York où il fit imprimer une satire en vers contre le P. Lacasse et autres.

Cet extrait de son livre *Autour du drapeau* que je viens de citer, n'est-il pas un bel exposé de la loi du travail? Fils de cultivateur, il en avait connu toute la saveur ; il lui avait été donné de contempler le beau spectacle du semeur qui, légèrement incliné vers la terre, y jette la semence précieuse, confiant dans la fécondité de sa patrie et dans les bienfaisantes rosées du ciel. Ce prêtre missionnaire et colonisateur, s'inspirait aux sources les plus pures du patriotisme, lorsqu'il demandait aux cultivateurs de rester fidèles à leur Dieu et de conserver le patriotisme qu'ils tenaient de leurs ancêtres. Les instruments aratoires que l'on achète aujourd'hui à des prix ruineux, exorbitants, n'avaient pas encore fait leur apparition. Le laboureur canadien, sous le regard de Dieu, tenant de ses robustes mains les mancherons de la charrue, éventrait la terre pour y déposer la semence des moissons futures.

Contre le luxe.

Le P. Lacasse a écrit des pages admirables contre le luxe qui sème la ruine dans nos campagnes. Le poulain fringant, les beaux attelages et les clochettes d'argent dont il parle, sont remplacés aujourd'hui par l'automobile. C'est ainsi que, trop souvent, hélas ! l'aisance et le bonheur s'envolent avec la poussière que soulève l'automobile sur nos routes de campagne. Combien peu songent que le chemin qui conduit le plus sûrement à la pauvreté, est pavé de débris de caoutchouc et arrosé de gazoline. Les dettes contractées pour tous ces objets de luxe ne sont pas payées à échéance, et les procès et

poursuites judiciaires de toutes sortes ouvrent la porte à la misère dans bien des foyers, quand elle n'en chasse pas ceux qui y avaient connu des jours heureux.

S'il a prêché contre le luxe effréné qui s'empare de nos populations, il a prêché l'économie comme contre-partie. Il dit quelque part dans son livre *Une mine produisant l'or et l'argent* :

Quand ton cheval porte clochettes,
Il jette, en passant, ce mot : dettes.
Peu de fleur et beaucoup de son,
La faim souvent dans la maison.

Et plus loin :

Lorsque la soupe bout trop vite,
Le bouillon sort de la marmite.

L'éducation sous toutes ses formes, dans la famille comme dans les hautes études, fut toujours l'objet de ses plus grandes sollicitudes. Que dis-je? Cet homme que certains écrivains ont accusé de rudesse, fut un moraliste de premier ordre.

Que de leçons de politesse et de bienséance n'a-t-il pas données aux populations de nos campagnes !

Contre l'ivrognerie.

Il a prêché contre les abus dans le boire et le manger. Ecoutez bien ce qu'il a écrit contre le vice de l'ivrognerie :

« Je dois aborder, dit-il, un sujet qui me fait monter le rouge à la figure. Je suis Canadien et je suis à me demander : Sont-ce bien mes compatriotes, ceux que je rencontre tous les jours, chaque fois que, de retour de mes missions sauvages, je foule le sol de ma patrie? Sont-ils mes compatriotes, ceux que je vois conduits par centaines à la prison? Est-il mon compatriote, celui que

j'aperçois à la barre du prisonnier, sous une accusation de meurtre? Est-il mon compatriote, celui qui, par ses excès d'ivrognerie, vient de conduire une épouse dans la tombe? Est-il mon compatriote, celui auquel ses enfants, en pleurant, demandent du pain et qui leur répond en brisant une bouteille à leurs pieds? Est-il mon compatriote, celui qui meurt ivre et dont l'âme... je m'arrête ici ; à Dieu de parler maintenant à cet homme qui est entré pour toujours..... oui ! pour toujours, dans la maison de son éternité ! ! Oh ! terrible jour du jugement gén[illegible] ! »

Ces quelques extraits [illegible] démontrent combien l'amour de sa race éta[illegible] pr[illegible] chez lui. Apôtre de la tempérance, il a prêché avec toute l'abondance de son grand cœur contre la passion avilissante de l'ivrognerie. Il avait, dans l'exercice de son ministère comme prêtre et missionnaire, été témoin des ravages qu'elle cause, non seulement au point de vue de la morale, mais aussi dans l'hérédité déprimante qu'elle inocule au sein des familles de ceux qui en sont les tristes victimes. Grâce à l'attitude de son admirable clergé, secondé par l'action active et vigilante des autorités civiles, la vieille province française de Québec tient aujourd'hui la palme pour la sobriété. Les statistiques sont là pour appuyer cette affirmation.

Permettez-moi de placer ici une petite anecdote. Apôtre de la tempérance, le P. Lacasse prêchait un jour dans une de nos paroisses ; le jugement dernier faisait le sujet de son sermon. Deux individus qui avaient fait de copieuses libations, entraînés probablement par la foule qui se dirigeait vers l'église, allèrent en titubant se placer au bout d'un banc, en face de la chaire, pour y cuver leur vin. Les yeux des fidèles, qui se trouvaient dans le voisinage, se dirigèrent vers eux, attirés en plus par les ronflements sonores qui s'échappaient de ces bouteilles vivantes. Les yeux pénétrants et

(1) *Une mine produisant l'or et l'argent*, 3e veillée, 2e pipée, touche 2e.

l'oreille fine du prédicateur avaient tout vu et entendu. Le Juge suprême faisait par la bouche de l'orateur l'appel des pécheurs. Tout à coup, de sa plus forte voix, il s'écria : « Ivrognes, réveillez-vous ! voici l'heure de mon jugement. » C'est alors que les yeux des malheureux avinés se dessillèrent et se portèrent vers la chaire où ils restèrent cloués jusqu'à la fin du sermon. Qui sait si ce cri retentissant qui les fit sortir des torpeurs de l'alcool, ne leur fut pas salutaire.

Contre l'anglicisation.

J'ai dit, au commencement de cette étude, que le P. Lacasse s'est appliqué surtout à montrer les travers dans lesquels nous nous complaisons trop souvent. Ecoutez ce qu'il dit de ceux qui, inconsciemment souvent, se font les apôtres de l'anglicisation :

« De quelle langue nous servons-nous maintenant pour exprimer nos pensées? (Il n'est pas question ici des missionnaires sauvages qui parlent cinq à six langues dans un même baragouin.) Parle-t-on le français ou l'anglais, ou ni l'un, ni l'autre ! On entend chaque jour nos vieux pères dire : Ces jeunes gens-là, on ne les comprend plus. En effet, on commence à introduire un grand nombre de mots étrangers dans notre langue. Je parle ici du peuple, n'étant pas de taille à juger les gens instruits. On me dit cependant que quelques-uns sont à faire, à l'aide de mots français pris isolément, un langage à part qui aura le mérite de ne soulever aucune discussion à propos de leurs discours, pour la bonne raison que, dans cinquante ans, ils ne seront compris « par âme qui vive sous la calotte des cieux ».

« Nos voyageurs des Etats, des chantiers, de la mer, apportent chacun sa part de langage étranger. Nos jeunes gens qui reviennent des Etats nous parlent de *water*, de *ryder*, de faire des *pich up* dans la rue aussi longtemps que la *shoppe* ne *runnera* pas. Ils entrent dans

nos magasins pour acheter trois belles *yards* de *black cloth* noir pour faire un *coat*. Nos gens de chantiers se font gloire d'être assez *tough* pour passer *silch* dans les rapides les plus *rough*. Nos marins qui se promènent en *boat* jusque dans les rues de Québec ont *beaté* tous les autres capitaines à l'aide d'un *square sail*, en allant en *goose wings ;* au dernier voyage, quand ils ont envoyé le *let go the anchor*, une goélette qui avait le *Brandy pot*, en même temps qu'eux, fit encore deux *tack* avant d'ancrer assez haut pour avoir son *swing*, quand le *tide* tournerait. D'autres font des *trips* de *car* dans les rues et *smoke* la pipe sur le *top* en haut.

« Je vous vois me regarder avec de grands yeux, mes bons habitants ; vous avez l'air de vous dire : Comme il sait bien le sauvage ! Si je sais le sauvage, je connais aussi tous les langages canadiens ; je viens de parler un jargon que ni les Français ni les Anglais ne comprennent, jargon qu'on entend bien souvent de nos jours en Canada Quand j'ai parlé de *swing* et de *tide*, expressions des marins, les gens « d'en haut » qui m'écoutent, se dirent : Comme ils parlent mal, ces gens d'en bas ! Quand j'ai parlé de *tough* et de *rough*, les gens « d'en bas » ont éclaté de rire en disant : Ces Montréalais, comme ils sont contents de parler anglais !

« Dans l'hiver pendant lequel j'ai parcouru nos chantiers de l'Ottawa, j'ai rencontré un jour un Canadien qui me dit avoir cassé le *runner* de sa voiture.

— Parlez-vous anglais? Monsieur, lui dis-je.

— Oh ! oui, mon Père, les deux langues sont pour ainsi dire *all the same* pour moi.

— Comment les Anglais appellent-ils un *runner* dans leur langue, s'il vous plaît?

— Oh ! mon Père, ils appellent ça *runner* comme nous autres ; ils n'ont pas de mot pour cela.

Voilà où nous en sommes rendus !..... Si nous ne faisons pas attention à cet envahissement, dans trente ans, nos grands-pères, du haut du ciel, ne comprendront plus nos prières.....

Que l'Anglais parle anglais, je l'écoute et l'admire ;
Que le Turc parle turc, je n'ai rien à redire.
Mais que le Canadien, d'un sot orgueil rempli,
Vienne nous annoncer qu'il veut parler « yankee »,
Rouge alors de colère, à ce fat je répète :
Parle singe ou cheval, si tu veux, grosse bête (1) ! ».

Voilà comment il fouaillait ces Canadiens anglifiés que l'on rencontre encore dans nos villes.

Qu'elle est belle pourtant, notre langue, et qu'elle mérite peu d'être ainsi outragée ! Ecoutez ce que l'infortuné poète canadien Albert Lozeau, mort à quarante-deux ans dans toute la plénitude de son beau talent, a écrit sur notre langue : « O belle, ô pure, ô noble, ô délectable langue française ! Langue claire, droite, probe, ennemie de la fourberie, langue franche comme l'épée de Duguesclin, étincelante comme la couronne de saint Louis, souple comme l'oriflamme ondoyante des rois chrétiens ! Il ne te parlera jamais bien ni ne t'écrira jamais en perfection, — à moins que le diable ne s'en mêle, — celui qui n'a pas le cœur fier, la conscience nette, l'âme brave et haute. Et c'est notre consolation à nous, les humbles, les tâcherons de la plume, qui avons le mépris de la lâcheté, le dégoût de la bassesse et l'horreur du mensonge. A grand cœur, large style. »

Très spirituel.

On pourrait, je crois, écrire un volume sur les anecdotes et reparties spirituelles dont le bon Père émaillait ses écrits.

J'ai entendu un jour raconter une anecdote dont il était le héros, m'a-t-on dit ; je ne l'ai trouvée nulle part dans ses écrits.

Il prenait un jour le train à la gare d'un gros village

(1) *Une mine produisant l'or et l'argent*, 3e veillée, 3e pipée, touche 9e.

dont la presque totalité de la population était catholique. Un ministre méthodiste y vivait bien isolé ; la propagande qu'il y faisait, on le comprendra facilement, était nulle. Il prenait le train en même temps que le P. Lacasse qui était monté à l'avant dans le char des colons, ses amis de cœur. Le prédicant qui aimait à prendre ses aises, monta à l'arrière du train dans le char-salon. Taquin de sa nature et rempli de morgue, comme le sont presque toujours ces gens, il eut la malencontreuse idée de traverser la longue file de wagons qui le séparait de celui où se trouvait le Père, qu'il avait entrevu quelquefois dans le village.

— Bonjour, Père, lui dit-il, comment vous portez-vous?

— Très bien, lui répondit le Père ; et vous-même?

— Oh ! répartit le ministre, je ne suis pas tout à fait bien ; j'ai mal dormi la nuit dernière ; et à propos, Père, j'ai eu un songe curieux.

— Vraiment, vraiment ! répondit le missionnaire, qu'était-ce donc?

— Je rêvais, dit l'homme à la *méthode*, que le plancher du purgatoire s'effondrait et que tous les catholiques étaient précipités en enfer.

— Ah ! reprit le spirituel Oblat, *that is too bad*, que c'est malheureux ! Que de protestants ont dû être tués sous cette avalanche de catholiques leur tombant sur le dos !

Que l'on se figure la tête du *rêveur*, qui ne s'attendait pas à un tel réveil !

Qui pourra redire toutes ses œuvres ?

Si je ne craignais pas de fatiguer votre attention, que de choses je pourrais ajouter à la louange de ce saint missionnaire, dont le nom béni restera dans la mémoire des populations de nos campagnes et de nos villes. Il fut, si je puis m'exprimer ainsi, « le génie dans l'obs-

curité. » Qui pourra redire toutes les œuvres dont il fut l'inspirateur, pendant les cinquante années d'apostolat qu'il a consacrées au service de Dieu et de sa patrie ! Permettez-moi cependant de substituer à ma parole inhabile, ce que des voix autorisées ont écrit à son sujet.

M. Claudio Jannet, professeur à l'Institut catholique de Paris, écrivait en 1881 les lignes suivantes : « Ce missionnaire, si dévoué à ses chers sauvages, est aussi un patriote zélé et est devenu le grand promoteur de la colonisation sur les rivages nord et ouest du lac Saint-Jean, qui sont encore inhabités. Le Père Lacasse obéit à la fois à la belle devise de sa Congrégation (*Pauperes evangelizantur*) et à un sentiment très juste des besoins des populations canadiennes, en prêchant à ses compatriotes les avantages de la vie agricole, de la colonisation du Nord, et en les détournant de cette émigration des Etats-Unis, où tant d'entre eux perdent leur foi et leur nationalité. Fils de cultivateur lui-même, il a au plus haut degré le génie populaire et il a récemment fait un petit livre tout plein de saveur locale, intitulé : *Une mine produisant l'or et l'argent, découverte et mise en réserve pour les cultivateurs seuls, par leur ami le Père Zach. Lacasse, missionnaire des sauvages.* L'Académie française ne couronnerait peut-être pas ce volume, mais la faveur des habitants, dans leurs veillées d'hiver, lui a valu sept éditions en un an. Toute la vie du peuple des campagnes y est dépeinte avec ses légers défauts comme avec ses grandes qualités ; et comme contraste, la misère des villes est décrite en tableaux d'une stricte réalité. Tous les grands souvenirs nationaux sont évoqués ; et la conclusion, c'est qu'il faut occuper le sol pour conserver la nationalité. Avec sa parfaite connaissance des faits, le P. Lacasse a conçu un plan de colonisation qui remédierait à l'absence de capital, ce grand obstacle à la bonne volonté des défricheurs..... Ce plan est conforme à toutes les données de la science et il vaut bien celui qui fit jadis la renommée de Wakefield. Il a

reçu l'assentiment le plus complet de la Convention nationale canadienne, réunie à Québec le 24 juin dernier. De son côté, le vénérable archevêque de cette ville, de concert avec les évêques de la province, a chargé le P. Lacasse de promouvoir l'œuvre de la colonisation et « de prêcher contre le luxe et l'intempérance, les deux obstacles à la prospérité de la patrie (1). » — Voilà, certes, un beau témoignage de l'œuvre admirable accomplie par le P. Lacasse.

Mgr Fèvre a porté le jugement suivant sur ses écrits : « Le P. Zacharie Lacasse, O. M. I., est l'émule des Bernard, des Mulbois et des Ségur. Sa sincérité ne dédaigne pas le mot propre ; sa belle humeur ne redoute pas la plaisanterie spirituelle. Nous avons lu tous ses écrits, avec le seul regret qu'ils ne soient pas plus nombreux. Un écrivain qui tire aux moineaux avec une grenaille de si belle préparation, n'a pas le droit de laisser sa plume au repos (2). »

Le « Patriote de l'Ouest » a écrit quelques jours après sa mort : « Le bon Père Lacasse était un homme que tout le monde aimait, et qui répandait autour de lui la bonne et franche gaîté qui rayonnait tout autant de son bon cœur et d'un grand fonds de vertu que de son esprit prime-sautier, pétillant en saillies inattendues, mais sans jamais blesser la charité ou froisser la délicatesse. Il était de ceux qui estiment justement, avec saint François de Sales, « qu'un saint triste serait un triste saint, » et c'était un saint religieux, un homme de ferme et profonde doctrine, un grand patriote et un grand cœur. En apprenant qu'il n'est plus, des milliers de personnes qui l'ont connu au Canada et aux Etats-Unis, où il a prêché des centaines de retraites, le pleureront comme un ami

---

(1) *Le Correspondant*, 1881 : *La race française dans l'Amérique du Nord.*

(2) *Histoire générale de l'Eglise*, t. XLIV, p. 532.

et presqu'un des leurs. C'était, en effet, un modèle accompli du missionnaire populaire qui va droit au cœur du peuple, soit qu'il le fasse rire ou pleurer. Sa parole si originale et si vivante était toujours aimée et faisait du bien, car on sentait qu'elle venait d'un bon cœur et d'une profonde humilité doublée d'une grande charité. Il avait une manière à lui de s'attribuer tous les travers et d'en faire rire à ses dépens qui corrigeait sans blesser personne et qui ne pouvait être que le fruit d'une longue pratique des plus difficiles vertus. »

Au lendemain de sa mort, l'éminent archevêque de Régina, S. G. Mgr Mathieu, écrivait à ses prêtres à son sujet : « L'éloge de cet excellent Oblat n'est pas à faire. Il sera sur toutes les lèvres par tout le Canada. Presque tous nos concitoyens ont eu l'occasion de connaître et d'admirer son esprit délié, simple, fin, agréable, toujours en éveil, toujours en verve ; tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher ont pu facilement se convaincre qu'il était vraiment un apôtre, c'est-à-dire un homme qui avait tout abandonné pour être à Dieu et y gagner les autres, un homme qui avait une doctrine et qui voulait la répandre, un homme qui avait une foi et qui la donnait, un homme qui avait un cœur et qui l'ouvrait. Il avait toujours compris que la vie n'est pas un égoïsme à satisfaire, mais un dévouement à exercer.

S'il nous était permis d'évoquer l'ange gardien de celui dont nous pleurons la mort, et si cet ange voulait étaler à nos yeux le bilan spirituel de ce saint religieux, la somme de tout le bien qu'il a opéré dans toutes les missions où il a déployé son zèle, quel spectacle édifiant se déroulerait à nos regards ! Que de travaux ! Que de mérites ! Combien de ferventes prières, de sacrifices ignorés, d'actes de vertus, de charité, de dévouement, connu de Dieu seul ! Combien d'épreuves supportées en silence pour Dieu et pour les âmes !... Ce magnanime missionnaire, ce héros de la charité, qui n'a éprouvé

d'autre besoin que la faim et la soif des âmes, était mûr pour le ciel où il est allé chercher la couronne que lui ont méritée près de cinquante ans employés au service de son divin Maître. »

Mesdames et Messieurs, j'ai essayé, dans cette bien modeste étude, de dégager, de cette vie si bien remplie et si mouvementée, quelques-uns des traits les plus saillants qui l'ont marquée. Ce vaillant missionnaire Oblat fut, par dessus tout, homme d'amour et de prière ; c'est là, je crois, le plus bel éloge que l'on puisse faire de lui. Il mourut à Gravelbourg (Saskatchewan) le 28 février 1921. Saluons bien bas la mémoire de ce saint Oblat qui, à la suite des Taché et des Langevin, a illustré l'Eglise plus particulièrement dans l'Ouest canadien.

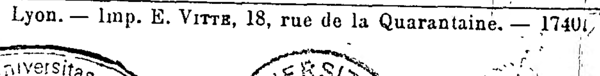
Qu'est-ce donc qu'un Oblat de Marie Immaculée? Je vais essayer de vous le dire aussi brièvement que possible. C'est un homme qui, encore à la fleur de l'âge, où tout lui sourit dans la vie, jure de porter fidèlement et pour toujours cette belle et noble devise : *Pauperes evangelizantur* ; — c'est un homme qui quitte pour toujours le foyer où se sont écoulées les années heureuses de son enfance ; — c'est un homme qui accepte de vivre sous tous les climats, que ce soit sous le soleil des tropiques ou dans les glaces des régions polaires ; — c'est un homme qui adopte pour les familles les différents peuples qu'il sera appelé à évangéliser ; — c'est un homme qui, souvent, devra faire cesser les battements de son cœur au souvenir de sa patrie ; — c'est un homme qui, héroïque sacrifice ! devra refouler au plus profond de son cœur sa langue maternelle ; — c'est enfin un homme qui, isolé dans sa vie, isolé dans sa mort, exhalera, dans un dernier soupir, une suprême aspiration vers le ciel qu'il entrevoit. — Et cet homme, c'est le missionnaire Oblat.

La Congrégation des Oblats de Marie Immaculée fut



fondée par Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, le 25 janvier 1816. En un siècle elle a donné à l'Eglise un cardinal : Mgr Guibert, et 38 archevêques ou évêques. A l'heure actuelle elle compte 3.000 sujets disséminés dans les cinq parties du monde.

En terminant, permettez-moi de joindre dans un même hommage de respect et d'admiration, celui qui brilla par ses grandes qualités et ses vertus et qui fait l'objet de cette étude, et la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée dont il fut un des membres les plus zélés dans l'œuvre admirable d'apostolat qu'elle poursuit.



Lyon. — Imp. E. Vitte, 18, rue de la Quarantaine. — 17401.

